

SÉBASTIEN DE CASTELL

FURIA PERFAX

2

• LA VOYAGEUSE •

L'ANTI-MAGICIEN

L'Anti-Magicien
L'Ombre au noir
L'Ensorceleuse
L'Abbaye d'Ébène
Les Traîtres de la cour
Hors-la-loi

FURIA PERFAX

Maudite
La Voyageuse

SÉBASTIEN DE CASTELL

FURIA PERFAX

2. LA VOYAGEUSE

*Traduit de l'anglais (Canada)
par Laetitia Devaux*

GALLIMARD JEUNESSE

GALLIMARD JEUNESSE

5, rue Gaston Gallimard, 75007 Paris

www.gallimard-jeunesse.fr

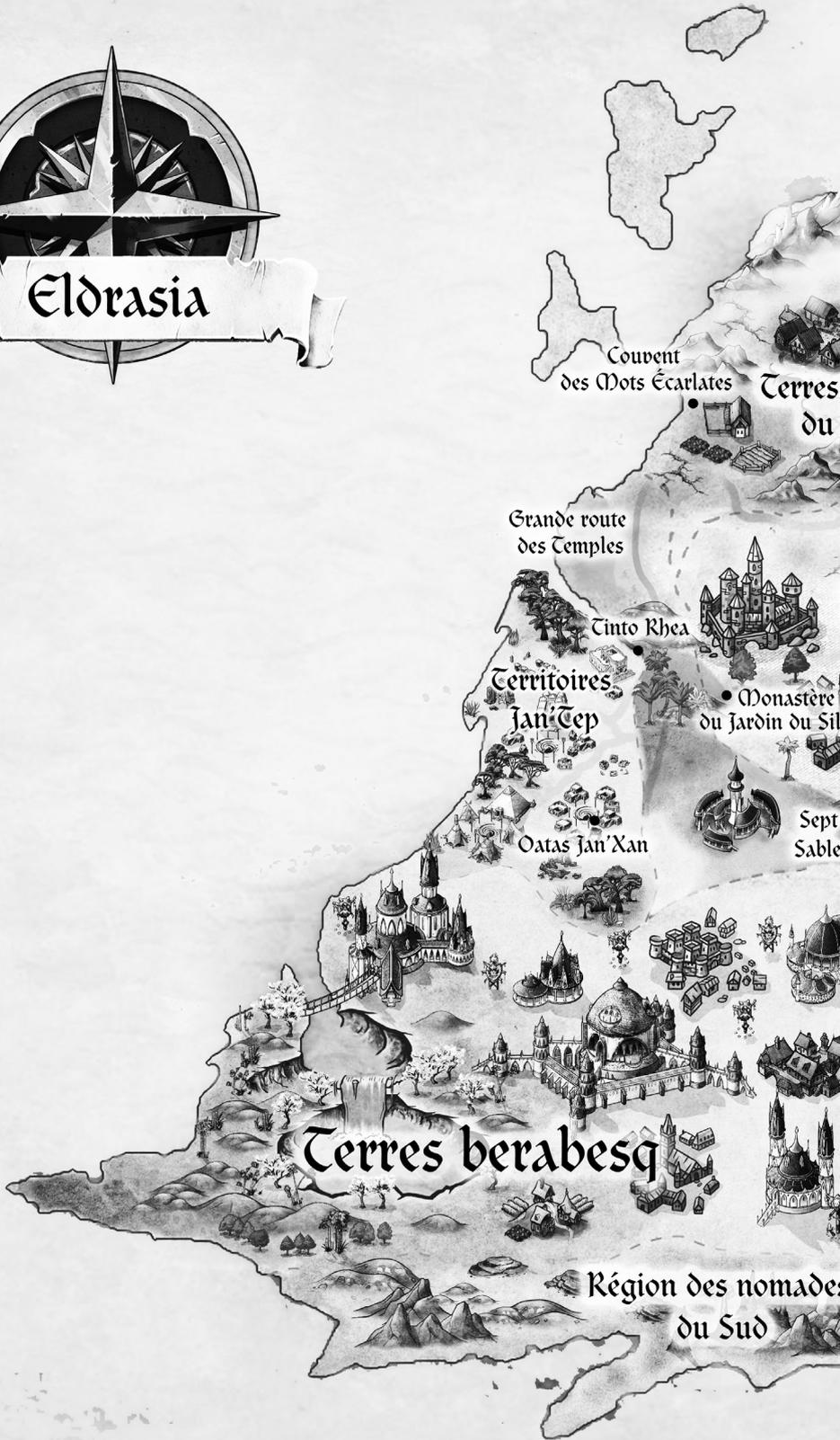
Titre original : *Fall of the Argosi*

Édition originale publiée en Grande-Bretagne par Hot Key Books,
un département de Bonnier Zaffre Limited, Londres
L'auteur et l'illustratrice ont revendiqué le bénéfice de leur droit moral.

© Sebastien de Castell, 2021, pour le texte
© Sally Taylor, 2021, pour les illustrations intérieures
Carte de Farhad Ejaz

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2024, pour la traduction française

*Pour toute l'équipe de Hot Key Books
– d'exceptionnels compagnons
qui ont arpenté avec moi
le chemin de ces huit romans.*



Territoires zhuban



Le garçon dans le désert

Le tourbillon de bras et de jambes escalada une dune puis se laissa tomber de l'autre côté. Il ne devait pas avoir plus de sept ans, ce qui est un peu jeune pour parcourir le désert tout seul. Sa tunique bleue était en lambeaux, la peau de ses bras et de son visage d'un rouge qui témoignait de plusieurs jours passés sous le soleil sans protection. Il boitait mais continuait à avancer, donc son poursuivant le dérangeait plus que la douleur.

Un gosse déterminé.

Il s'arrêta à trente mètres de moi et me regarda fixement, comme s'il se demandait si j'étais réelle ou juste un mirage. Je ne suis pas sûre de sa conclusion, mais il devait courir depuis longtemps parce que ses jambes se déroberent d'un coup. C'est là que je distinguai deux silhouettes dans la brume. Un homme grand et une femme trapue à la démarche étrange et traînante.

Quoique, je me demande si je peux vraiment décrire ainsi les créatures à la poursuite de ce petit garçon. Pour la première fois depuis l'apparition du problème, Quadlopo s'agita. Il souffla de l'air brûlant par ses naseaux et frappa le sable avec ses sabots, désireux de se détourner des figures mutilées

PROLOGUE

progressant vers l'enfant qui n'attendait plus que la mort, face contre terre. Quand les gens se perdent dans le désert et finissent par manquer d'eau ou de volonté de vivre, ils choisissent en général de mourir sur le dos afin que leur ultime vision soit celle du ciel bleu. Mais ce garçon semblait préférer ne pas voir le couple de poursuivants.

Depuis que je les avais aperçus, je ne pouvais pas le lui reprocher.

Comme je le savais du haut de mes dix-sept ans, la folie peut prendre des formes et des apparences très diverses. J'avais vu des gens sains d'esprit qu'on disait fous parce qu'ils étaient laids et excentriques. J'avais rencontré des savants qui dissimulaient une folie diabolique sous des paroles mielleuses et des sourires chaleureux. Quand je me regardais dans un miroir, j'avais l'air normale, alors mieux vaut ne pas porter de jugement sans preuves. Lorsque deux étrangers nus comme des vers vous poursuivent dans le désert, qu'ils ont le corps couvert de sang séché, de crasse et d'autres matières que je préfère ne pas nommer, quand ces mêmes âmes observent le monde avec des yeux si exorbités qu'ils semblent prêts à jaillir de leurs orbites, que leurs mâchoires s'ouvrent sans qu'aucune parole en sorte, uniquement un sifflement digne d'un serpent, cela appelle une autre forme de prudence.

Je passai la main par-dessus mon épaule pour ouvrir le long étui noir de cartographe qui contenait la petite épée que, cinq jours plus tôt, j'avais juré de ne plus jamais dégainer de mon vivant. L'une des raisons pour lesquelles je fuyais dans les Sept Sables, c'était pour briser sa lame en sept morceaux et les enterrer si loin les uns des autres que même le meilleur pisteur du monde ne pourrait jamais les réunir.

Le vent chaud du désert tourna. Le couple nu et ensanglanté flairait l'air à la manière des chiens de chasse, inclinant la tête sur le côté comme s'ils venaient de sentir un renard. Une sorte d'instinct les saisit, et ils cessèrent de se diriger vers le garçon pour s'approcher de moi. Au début, ils avançaient si lentement et si maladroitement que je m'attendais à ce qu'ils s'affalent comme des marionnettes prises dans leurs fils. Mais à chaque pas, leurs pieds nus et boursouflés retrouvaient un appui plus solide. Ils couraient de plus en plus vite, et plus ils se rapprochaient, plus leurs sifflements se changèrent en rugissements tourbillonnant comme une tempête de sable.

Je sortis l'épée de son étui et glissai de ma selle en sachant que mon serment de ne plus jamais commettre d'acte de violence – prêté avec le sang de ma mère adoptive encore luisant sur mes mains – serait bientôt rompu.

Les rugissements se muèrent en cris, les cris en hurlements, faisant décamper le courageux Quadlopo, qui m'abandonna au triste sort que ma malchance et mes mauvaises actions avaient provoqué. Les deux créatures sauvages qui se précipitaient sur moi avaient un jour dû être des individus avec de l'espoir et des rêves. Mais là, leurs mains étaient devenues des griffes, et leurs dents avaient claqué si fort qu'elles n'étaient plus que des crocs déchiquetés. Surgissant du fond de leur gorge, leurs cris contenaient des mots que je ne pouvais et ne voulais pas comprendre. Des cris qui prouvaient que la folie peut avoir sa poésie.

Ma main se resserra sur la poignée de mon épée et j'inspirai aussi lentement que possible, me préparant à faire front, tout en me demandant si ces sons seraient mon élégie.

Je m'appelle Furia Perfax. J'ai dix-sept ans. C'est la première fois que j'entendis le Cri rouge.



ARTA
ERES

DÉFENSE

Arta eres

L'art de la défense est une illusion. Le teysan qui veut se protéger et protéger les autres par des techniques violentes se contente de perpétuer et de justifier la violence. Un vrai Argosi n'a pas d'ennemi, il n'alimente jamais la colère de son adversaire. Notre colère est une danse, et notre talent ne consiste pas à livrer chaque bataille, mais à gagner chaque combat.

1

La danse

Les créatures hurlantes se jetèrent sur moi avec une telle rapidité et une telle férocité que je compris qu'elles ne se souciaient pas plus de l'épée dans ma main que des marques de laceration sur leurs corps. Si j'avais pris un seul instant pour réfléchir à ce qui les poussait à agir de la sorte, si j'avais laissé ne serait-ce qu'un interstice à la panique en train de m'envahir, je ne serais plus qu'os blanchis sur le sable du désert.

Mais c'était Durrall Lebrun en personne qui m'avait enseigné les techniques de défense. Il prétendait être « le plus puissant danseur argosi que le monde ait jamais connu ». Il continue à le dire, mais seulement dans ma tête.

« Dans l'*arta eres*, on ne doit pas se battre, gamine. On doit gagner. »

Je commençai à courir à reculons pour laisser à mes sauvages adversaires tout le terrain qu'ils souhaitaient, mais en observant la façon dont ils se déplaçaient.

« Personne ne peut t'apprendre à vaincre ton adversaire mieux que lui, s'il t'en laisse l'occasion. »

Le type avait beau être grand et maigre et la femme petite et trapue, leur style d'attaque se ressemblait : ils voulaient tous

deux saisir ma tête à deux mains pour planter leurs crocs dans ma gorge. Aucun ne se préoccupait de mon épée.

«Tu dois tuer quelqu'un ? Fais-le dans son sommeil. C'est plus gentil. Sinon, essaie de savoir à quoi ressemblerait la victoire avant de lever les poings.»

Je n'avais pas envie de tuer ces gens si j'avais une autre solution. De ce que je voyais, ils n'étaient que des individus pris dans quelque chose de plus grand qu'eux. Peut-être une maladie dont ils pourraient guérir. Ou un poison qui finirait par se dissoudre dans leurs corps, si on lui en laissait le temps. Un sort Jan'Tep qui leur dévorait l'esprit. Si je pouvais me contenter de les assommer, je les ligoterais et chercherais un moyen de nous sortir vivants de là. Mais pour ça, il fallait d'abord que je comprenne la situation.

Je tendis la pointe de mon épée et entaillai la paume de la femme qui avançait vers moi les mains tendues. Sa seule réaction fut cet affreux sifflement qu'ils émettaient. Je plongeai ma main libre dans la poche de mon manteau et saisis entre le pouce et l'index l'une des six cartes en acier que j'avais volées à Durral. Je lançai cette arme aussi tranchante qu'un rasoir entre les incisives du grand homme. Il continua à siffler en crachant du sang sans même essayer de déloger la carte.

«Seule une idiote tente de blesser son adversaire avec ce qui la blesserait, elle. La douleur n'est pas la voie des Argosi.»

Je me déplaçai un peu plus loin, puis je compris que c'était stupide de continuer à courir à reculons. Alors je fis demi-tour et pris mes jambes à mon cou.

«Si tu t'inquiètes de ton apparence quand tu dances, tout ce que tu feras, c'est te changer en joli cadavre.»

Je les entendis se lancer à mes trousses, mais je parvins

à leur échapper. Au bout de quelques mètres, je me retournai et lâchai l'étui de cartographe pour ne pas gêner mes mouvements. J'avais peur qu'en voyant ça mes agresseurs se retournent vers le garçon, qui s'était remis à genoux et me regardait m'enfuir en se demandant si j'étais en train de l'abandonner. Or le couple en sang continua vers moi, chargeant comme des bêtes enragées sans cervelle, mais sans jamais entraver les mouvements l'un de l'autre. Il y avait donc une forme d'intelligence en eux, de même qu'une force et une endurance surnaturelles.

« La force est une illusion. On n'est fort que d'un certain point de vue et dans certaines positions. Si tu ne peux vaincre ton adversaire face à face, contrains-le à te présenter son dos. »

Je me décalai de quelques centimètres sur la gauche pour être pile dans la trajectoire du type. Au moment où il voulut me saisir, je me baissai et plongeai entre ses jambes sans lâcher mon épée. Et je plantai mon talon à l'arrière de son genou. Il plia et fit tomber son propriétaire sur le côté droit. La femme fonça vers moi. Je n'avais pas le temps de me relever.

« À chaque façon de se battre correspond une danse. Maîtriser l'*arta eres*, c'est découvrir quelle est la bonne danse, même si elle paraît étrange. »

Je roulai sur le dos et sentis le sable chaud. Alors que la femme se précipitait sur moi, je levai les pieds à hauteur de son ventre et tendis les jambes. Elle continua dans son élan, ses bras s'agrippant dans le vide, me poussant comme si j'étais un râteau avec lequel elle avait l'intention de racler le désert.

« Deuxième leçon de l'*arta eres*, gamine : n'oublie pas de rire au moins une fois.

– De rire, paps ?

– Ouaip. On apprend beaucoup en voyant la réaction de son adversaire au rire. Peut-être que ça va l'énerver et lui faire prendre des risques. Peut-être qu'il se rendra compte que c'était stupide de se battre, et qu'il se mettra à rire avec toi. Peut-être qu'il choisira la voie de l'eau plutôt que la violence. Ça, ça serait une vraie victoire.

– Et s'il ne fait rien de tout ça ? Je dois quand même rire ?

– Bien sûr, gamine. Quitte à mourir, autant rire une dernière fois. »

J'en étais donc réduite à glisser sur le dos, poussée par une folle hurlante qui voulait m'attraper avec ses mains griffues, et à rire si fort que ça couvrait presque ses cris. Je ne lâchai pas mon épée, qui laissait une trace sinueuse dans le sable. Je me demandai si, à condition de tenir comme ça assez longtemps, la femme finirait par me conduire jusqu'à la maison que j'avais fuie cinq jours plus tôt.

Ça ferait une belle histoire à raconter, non ?

Malheureusement, le grand type s'était relevé et nous courrait après. J'avais trois secondes pour réagir.

« Quelle est la première leçon, paps ?

– Qu'est-ce que tu veux dire, gamine ?

– Tu as dit que le rire était la deuxième leçon de l'*arta eres*. Alors quelle est la première ? »

Il m'enseignait le talent de la défense argosi depuis un an et demi, mais je me souviens encore de la tristesse dans ses yeux et de la façon dont ses sourcils se haussèrent, quoique à peine, comme si ma question le faisait désespérer du monde.

« Il y a un moment où tu vois comment le combat doit se terminer. Peut-être que ça vient très vite, peut-être que ça prend un peu de temps. Mais une fois que tu le sais, tu dois

suivre la voie de l'orage et frapper sans hésitation et sans remords. Fais le nécessaire, Furia. »

Je pliai les genoux et posai la main gauche sur le sable pour recouvrer l'équilibre. Tandis que la femme se précipitait à nouveau sur moi, je laissai son élan l'emporter et je fis une roulade arrière. Elle plongea et, lorsqu'elle atterrit sur la tête, le craquement de sa nuque mit fin à ses hurlements.

Je me remis debout, saisis mon épée à deux mains et plantai les talons dans le sol. L'homme me percuta si fort que je ne pense pas qu'il remarqua la lame qui s'enfonça dans sa bouche ouverte pour ressortir à l'arrière de son crâne.

Ça aurait dû le tuer. Mais il se jeta quand même sur moi et je découvris mon erreur. J'avais supposé que, puisque la femme était morte en se brisant la nuque, mon coup d'épée suffirait à le tuer. Mais le corps humain est une drôle de machine. On raconte des histoires de soldats qui ont continué à se battre avec un poignard planté dans l'œil.

J'avais lâché mon épée et j'essayais de la récupérer, en vain. Le type était maintenant sur moi, ses dents claquaient vers ma gorge. Comme il ne pouvait pas l'atteindre, il essaya de m'attraper le nez. J'avais toujours bien aimé mon nez, alors je tournai la tête pour éviter qu'il me l'arrache, mais je n'avais aucun moyen de le repousser. Je libérai mes bras et lui tordis le cou le plus fort possible. Il n'essaya même pas de m'empêcher de l'étrangler – il continuait à s'agripper à moi en me lacérant les bras et le visage.

Pendant tout ce temps, il hurlait. Je comprenais maintenant son mode de fonctionnement. C'était une sorte de chant qu'il ne cessait de répéter. La raison pour laquelle je n'avais pu en reconnaître les paroles, c'est qu'il n'avait plus de langue,

même si j'ignorais si on la lui avait coupée ou s'il l'avait avalée. Ça n'avait sans doute pas d'importance, parce que mes bras commençaient à me lâcher. Pour la première fois, je vis quelque chose qui ressemblait à de la joie dans ses yeux à l'idée de ce qui allait suivre.

«Et qu'est-ce que tu fais quand tu sais que tu vas perdre, paps ?

– Tu continues à danser, évidemment.

– Mais tu as dit qu'à un certain moment tu savais comment le combat allait se terminer.

– Non, j'ai dit qu'il y a un moment où tu sais comment il doit se terminer, pas comment il va se terminer. Il y a une différence.»

Durrail adorait quand je croyais avoir trouvé une faille dans ses enseignements et qu'il refusait de me donner la bonne réponse. Moi ? Beaucoup moins.

«Je peux espérer que tu m'expliques cette différence ? avais-je demandé.

– Gamine, la vie est imprévisible. C'est un coup de dés ou un coup du sort. Si ça tourne mal, continue à danser jusqu'à ce que le monde te laisse une chance.»

C'est ce que je fis. Je me battis encore plus fort, même si je savais que j'allais perdre. Je cassai le nez du type d'un coup de tête. Ce qui ne le déranga pas du tout. Je me tortillai, l'obligeant à se repositionner sans cesse pour ne pas me lâcher. Quand je ne fus plus capable de tendre mes avant-bras, je les gardai pliés et lui plantai le coude dans le visage. Je criai quand il y laissa deux dents. Mais je continuai à frapper et à remuer de toutes les façons possibles. Je continuai à danser.

Finalement, on se retrouva presque comme au début ; moi

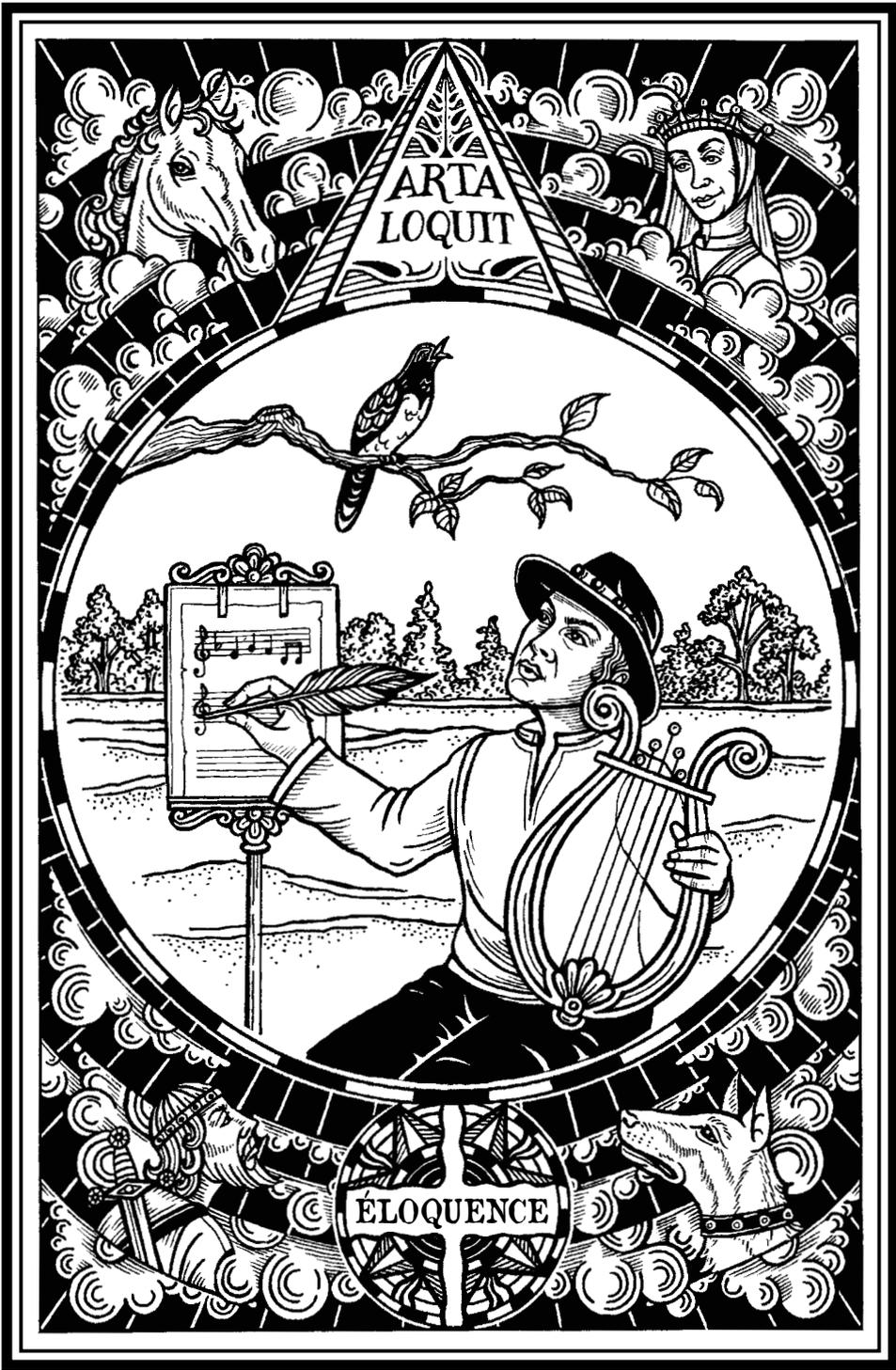
LA DANSE

à le tenir à distance, lui à utiliser tout son poids pour planter dans mon cou ce qui lui restait de dents. Au moment où je sentis mes doigts moites glisser de leur prise, le soleil disparut. On se retrouva plongés dans l'ombre une fraction de seconde avant que j'aperçoive un sabot ferré le frapper à la tempe avec une telle force qu'il lui arracha presque la tête. J'avais sa mâchoire brisée dans la main tandis qu'il s'affaissait sur moi, comme s'il s'endormait.

Le dégoût et l'horreur me donnèrent juste assez de force pour le repousser. Je me laissai aller dans le sable et j'observai les grands yeux bruns de Quadlopo.

La première pensée qui me vint fut : « Tu en as mis du temps. » Mais cela me sembla malvenu, car ce cheval n'avait jamais demandé à m'accompagner. Alors, en fermant les yeux et en perdant connaissance, je dis :

– Bon cheval. Bon cheval.



Arta loquit

L'arta loquit, ce n'est pas la maîtrise du langage, car le langage ne peut être maîtrisé. Les mots sont des chevaux sauvages dont jamais la signification ne cède à la bride de l'intention. Ne cherche pas à dompter ces esprits indomptables, teysan, mais plutôt à les écouter et à les chevaucher, s'ils te le permettent. C'est ainsi qu'un Argosi devient... éloquent dans les manières du monde.

2

L'écoute

Je rêvais que mes dents grinçaient et que la folie affluait dans ma gorge pour s'en échapper en sifflant comme un serpent à sonnette. L'affreuse créature que j'étais tenait toujours son épée à la main et, même si la raison m'avait depuis longtemps quittée, ma technique demeurerait précise et agile tandis que j'étendais le bras, levais un pied et étirais tout mon corps dans une longue fente pour planter la pointe de mon épée dans une chemise en lin, traverser de la peau et des muscles, et la glisser profondément entre les côtes d'une cage thoracique.

Je fus réveillée par mon propre cri. L'instinct affûté au cours d'une enfance misérable, et que j'avais conservé intact pendant les dix-huit merveilleux mois passés avec Durrall et Enna, m'obligea à bondir sur mes pieds. Je jetai un coup d'œil autour de moi afin d'appréhender le monde auquel le sommeil m'avait brièvement soustraite.

Les corps des deux individus étaient toujours étendus sur le sable. J'avais mal partout, à la fois à cause de mes efforts et de mes blessures. Mais je n'étais pas devenue un monstre hurlant.

Quadlopo se tenait à une dizaine de mètres, apparemment en train de pratiquer une autopsie sur les restes d'un arbuste desséché. Assis en tailleur un peu plus loin, le garçon ne me quittait pas des yeux.

– Hé, gamin, lançai-je, ça va ?

« “Hé, gamin” ? Je suis en train de me transformer en Durrall, ou quoi ? »

Il ne répondit pas, non plus lorsque je lui demandai son nom, d'où il venait et s'il comprenait ce que je disais.

« Il est peut-être en état de choc, me dis-je. Ce que je ne peux pas vraiment lui reprocher. »

Quadlopo émit un hennissement sonore et, moi aussi, je me sentis tout à coup en état de choc. Je plongeai vers mon épée maculée de sang et d'une bonne dose de matière cérébrale. Mais quand je me relevai, il n'y avait aucun attaquant ni danger en vue. Le garçon n'avait même pas bougé.

« Il n'a pas du tout réagi au hennissement de Quadlopo. Serait-il sourd ? »

Je m'agenouillai pour nettoyer la lame de mon épée avec du sable. Une fois rangée dans l'étui de cartographe que j'avais retrouvé et remis en bandoulière, je récupérai la carte métallique coincée entre les dents du type et, comme l'épée, je la frottai avec du sable. Puis je l'examinai attentivement pour vérifier que le métal était toujours bien lisse, qu'aucune partie ne s'était tordue ou déformée en se plantant entre les dents du mort. Mes cartes doivent toujours être parfaitement équilibrées.

Puis je me dirigeai vers Quadlopo et sortis du fromage et du pain de mes sacoches. Je m'approchai lentement et prudemment du garçon, craignant qu'il s'enfuie.

Pas du tout.

– Tu as faim ? lui demandai-je en lui tendant la nourriture.

Il s'en empara, renifla le fromage et croqua dans le pain. Je m'assis face à lui, en tailleur comme lui. Je tentai de lui parler en plusieurs langues. Presque plus personne ne connaissait le mahdek, la langue de mon peuple. Les Sept Sables sont voisins de la Darome ; la plupart des gens de la région parlent donc une version simplifiée de la langue de ce pays. Ayant été réfugiée presque toute ma vie, je connaissais un peu de zhuban, de gitabrien et assez de Jan'Tep pour me rappeler à quel point je détestais cette langue. Aucune de mes tentatives ne suscita la moindre réaction chez le garçon.

Au bout de quelques minutes, il me tendit le reste du pain. Puis il tapa du doigt sur sa tunique bleue au-dessus de son cœur et sur son ventre.

« Ce serait une sorte de langue des signes ? » pensai-je.

Il y a sur ce continent quelques langues silencieuses, et la plupart sont assez rudimentaires. Les soldats daroman se servent de l'une d'elles pour communiquer lorsqu'ils sont en territoire ennemi et doivent éviter de se faire repérer. Les voleurs à la tire utilisent des claquements de doigts à peine perceptibles, sauf si on y prête vraiment attention. Le premier s'en sert pour indiquer une victime que le second doit distraire. Les langues des signes plus sophistiquées sont rares. La seule dont j'avais entendu parler, c'était celle d'un ordre de moines qui avait fait vœu de silence.

Je jetai un coup d'œil aux cadavres. Ils seraient des moines devenus fous ? Dans ce cas, pourquoi la présence d'un enfant encore trop jeune pour entrer au monastère comme novice ?

Je me retournai vers lui pour lui proposer à nouveau du

fromage. Qu'il refusa. J'insistai jusqu'à ce qu'il finisse par tapoter de l'index d'abord le centre de sa poitrine, puis deux fois ses lèvres, et façonne une croix avec l'index de son autre main.

«OK, me dis-je. Le centre de la poitrine doit signifier "je", les lèvres "dis" et les doigts croisés "non".»

Je hochai la tête pour indiquer que j'avais compris le message et je pointai un index sur lui, tapotai mes lèvres une fois, puis touchai le centre de ma poitrine.

Il regarda avec attention mais ne fit rien, alors je recommençai. Il plissa les yeux et, finalement, tendit la main gauche, paume vers le haut, dessina un cercle dessus avec sa main droite, puis les écarta d'un air interrogateur.

– «À propos de quoi?» C'est ça que tu demandes?

Je signai en tapant deux fois sur mes lèvres, puis en répétant le geste de la main qui dessine un cercle sur l'autre paume et en terminant par un doigt pointé sur lui.

Il pinça les lèvres une seconde puis se tapa la poitrine, agita brièvement deux doigts – ce que j'interprétei comme signifiant soit «je», soit «je suis vivant», ou quelque chose du genre – et enchaîna avec une série de signes trop rapides pour que je puisse suivre.

Je ne savais pas comment lui dire que j'avais besoin qu'il recommence, alors j'effectuai une version terriblement erronée de ses mouvements de doigts. Au bout de quelques instants à me regarder comme si j'étais stupide, il refit ses gestes. Je lui demandai de recommencer encore, et là, je le surpris en m'exécutant à la perfection.

L'arta loquit est le talent argosi de l'éloquence. Il ne s'agit pas tant d'apprendre de nombreuses langues que d'apprendre à comprendre ce que les autres essaient de vous dire, et de quelle

manière. De tous les talents argosi, c'était le seul pour lequel Durrall admettait ne pas être particulièrement doué, et même Enna – qui était forte en *tout* – affirmait ne l'avoir jamais vraiment maîtrisé.

C'est peut-être à cause de mon héritage mahdek – du fait que notre survie dépende des gens auprès de qui on mendiait un peu de nourriture ou d'aide – que j'avais appris les signaux subtils (depuis : « Peut-être qu'on devrait aider cette sale gamine », à : « Hé, vous savez ce qui serait drôle ? Pendre une petite Mahdek au bout d'une corde ! »), en tout cas, je pratiquai l'*arta loquit* beaucoup plus facilement que les autres talents.

En fin de compte, il s'agit simplement d'écouter. Avec ses oreilles, ses yeux et, par-dessus tout, son cœur.

– *Dis plus à moi sur toi*, signai-je.

J'avais dû faire au hasard le signe « plus » et je m'étais trompée, mais il comprit et me montra le geste correct qui consistait à taper d'abord un doigt, puis deux, puis trois, rapidement sur l'avant-bras.

À mesure que le soleil poursuivait sa course dans le ciel, je le pressai de questions mal formulées pour qu'il continue à signer et, peu à peu, je compris de mieux en mieux ce qui, j'en étais désormais sûre, était la langue des moines. Au coucher de lune, je saisisais presque tout ce qu'il disait et j'étais capable de signer des phrases courtes et maladroites.

– *Tu me parles ton nom ?*

J'avais encore du mal à comprendre de quelle manière ses gestes traduisaient les subtilités de la grammaire.

Comme Furia n'aurait eu aucune signification pour lui, je m'efforçai d'utiliser les signes que je connaissais pour m'en approcher. Après m'avoir réclamé de lui montrer trois fois, il

éclata de rire. Un rire agréable, presque musical, qui me fit me demander s'il était vraiment sourd, ou s'il ne l'était qu'en partie depuis peu.

– *Quoi?*

Ne connaissant pas le signe pour « rôle », je me contentai de faire semblant de rire puis je signai :

– *C'est à cause de mon nom?*

Il me fallut près d'une demi-heure pour me rendre compte que j'avais signé « Bon Chien ». Ce qui était assez amusant, vu à qui je devais mon nom.

Celui du garçon s'avéra être Oiseau Bleu – ce qu'il me fit comprendre grâce à la couleur de sa tunique souillée, et parce que ce n'est pas très compliqué de communiquer l'idée d'un oiseau. Il existe une espèce particulière de pinson aux plumes indigo appelée binta. Cet oiseau reste un mystère pour les savants, car il ne chante que lorsqu'il n'y a aucune autre créature dans les environs et qu'il se sent en sécurité.

J'utilisai le signe qu'il m'avait montré, mais décidai de l'appeler Binta pour moi, parce que ça lui allait bien et que j'espérais que, si j'arrivais à le mettre en lieu sûr, il montrerait peut-être qu'il n'était pas muet mais attendait le bon moment pour parler.

– *Où est ta mère?* questionnai-je.

Je découvris qu'il y avait d'infimes variations dans les gestes permettant de communiquer les temps grammaticaux : « est » au lieu de « était » ou de « sera ».

Binta répondit :

– *Elle est partie...*

Je ne saisis pas le geste suivant et je mis un moment à comprendre qu'il voulait dire « rejoindre Dieu ».

L'ÉCOUTE

– *Où est ton père?* essayai-je ensuite.

Binta se leva et passa devant moi. Je le suivis jusqu'au type mort. Il désigna le cadavre puis dit :

– *Tu l'as tué.*

Cours de langue

Quadlopo avançait à un rythme lent mais régulier. On avait tant bien que mal enterré les cadavres dans le sable mais, sans pelle, ça n'avait pas été simple. J'ignorais combien de temps je pouvais consacrer à cette tâche. Mais au cas où la maladie, la malédiction ou le sort qui avait rendu folles ces deux personnes serait contagieux, il valait mieux ne pas les laisser pourrir au soleil, de peur que quelqu'un tombe sur eux. Malgré notre proximité, je ne semblais pas près de sombrer dans la folie, et le garçon ne craignait visiblement pas que je me transforme en créature monstrueuse à la langue sanglante. Peut-être que l'infection se transmettait par d'autres moyens que le contact physique ?

Je devais mettre ce garçon en lieu sûr. Auprès d'un guérisseur ou d'une sage-femme qui pourrait veiller sur lui et vérifier qu'il ne se change pas à son tour en une créature démente. Un endroit où je puisse le laisser sans passer ma vie à me demander si je l'avais condamné à la même enfance que la mienne, qui avait façonné ma propre folie.

La lune était pleine cette nuit-là, et aucun de nous ne souhaitant passer plus de temps que nécessaire dans ce désert

maudit, on prit la route vers le nord en direction d'un village qui s'appelait simplement, avait signé Binta, «le village».

D'après ses souvenirs décousus – et ma compréhension imparfaite de son langage muet –, il avait passé quatre jours à fuir son père et cette femme, qui était apparemment la maîtresse du père.

– «*Maîtresse*» *n'est pas le mot qu'on emploie au monastère*, corrigea-t-il quand je lui demandai comment un moine pouvait avoir une maîtresse. *Maîtresse Marmotte* (ce n'était probablement pas son nom, mais il était le plus proche possible des signes utilisés par Binta) *était la compagne spirituelle de mon père. Elle vivait avec lui et l'aidait à traduire les livres sacrés dans la bibliothèque du monastère.*

J'avais installé le garçon face à moi, donc à l'envers sur la selle, pour qu'on continue à signer à cheval. J'avais remarqué qu'il n'aimait guère me toucher, préférant laisser un espace entre nous, ce que je m'efforçai de respecter. Quadlopo n'avait pas besoin d'être guidé sur la route du nord; Binta et moi, on passa donc des heures à discuter, mes doigts devenant douloureux et mon cerveau s'épuisant à assimiler les signes et leurs innombrables variations.

– *Tu es très forte pour apprendre à parler en silence*, dit-il quand je parvins à poser une question en utilisant des temps grammaticaux.

Je fus surprise par ses louanges. Je me demandai si Durrall et Enna auraient été fiers de mon *arta loquit*, mais cette question m'entraînait sur des chemins que je n'avais pas envie d'emprunter.

– *Merci*, signai-je. *Maintenant, est-ce que tu peux me dire...*

Il est étonnamment facile de couper la parole à quelqu'un en langue des signes.

– *Tu es une érudite des langues ?*

– *Non. Mais mes professeurs pensent qu'apprendre à parler toutes les langues est nécessaire quand on voyage beaucoup.*

– *Tu étudies les voyages ? Tu es marchande ? Prêtresse ? Soldate ?*

J'avais remarqué qu'il énumérait plein de choses quand on essayait de trouver un mot pour décrire une nouvelle chose. Si je ne l'arrêtais pas, il était capable de continuer pendant des heures.

– *Rien de tout ça, signai-je. C'est quelque chose pour lequel il n'y a pas d'équivalent en signes.*

Binta fronça les sourcils.

– *Explique-moi, alors.*

Ce n'était pas simple. Comment décrire ce qu'est un Argosi ?

– *J'étudie pour devenir une personne capable de voyager loin et de comprendre beaucoup. De se protéger et de protéger les autres si nécessaire, mais aussi de faire la paix quand c'est possible. Une personne qui...*

Il secoua la tête.

– *Ça veut rien dire. Donne-moi le mot.*

C'était caractéristique de sa façon de fonctionner : chaque fois que j'essayais de lui expliquer quelque chose, il voulait avoir un signe pour ancrer l'explication dessus. S'il n'existait pas de mot pour le concept que je décrivais, il exigeait que j'en crée un avec autant de signes que nécessaire.

« Tu vas bien t'amuser avec ça, gamin », pensai-je.

– *J'essaie d'être une... joueuse-cartographe-guerrière-diplomate.*

Il réfléchit quelques instants. Chez lui, l'équivalent des marmonnements, c'étaient ses doigts qui s'agitaient comme pour former des bribes de mots, qu'il ne terminait jamais vraiment avant d'entamer le suivant. Enfin, il m'observa en écarquillant

les yeux et en claquant des doigts – ce qui, je l’avais appris, servait à la fois à attirer mon attention et à exprimer sa surprise.

– *Tu es une...*

Il signa quatre bouts de phrase si rapidement que je ne réussis pas à suivre et dus lui demander de répéter plus lentement. Mais comme c’était encore trop rapide, je lui dis :

– *Fais comme si tu parlais à un très jeune enfant.*

Il signa lentement, mais d’un air furieux.

– *Tu marches sur l’eau, tu suis le vent, tu peux frapper avec la foudre ou faire tomber un mur de pierre.*

De stupeur, je manquai de tomber de ma selle. Ce que Binta venait de signer était remarquablement proche des quatre voies des Argosi : l’eau, le vent, l’orage et la pierre.

– *Tu nous connais?*

– *Oui. Mon père étudiait un vieux livre qui décrivait les enseignements de ces personnes avant qu’il... change.*

C’était impossible. D’après ce que Durrall et Enna m’avaient dit, les voies des Argosi n’étaient écrites nulle part. Puisqu’il n’y avait pas de méthode unique pour enseigner les talents, chaque *maetri* devait trouver la façon de transmettre son savoir à son *teysan*. Mais si cet ouvrage existait, pouvait-il avoir un lien avec la folie qui s’était emparée du père de ce garçon ?

– *Binta, quel est ce livre que ton père...?*

– *Prononce avec ta bouche le nom de ce que tu es, demanda-t-il en approchant l’index et le majeur de mes lèvres.*

Il faisait parfois ça quand il souhaitait que je dise un mot à voix haute : il posait ses doigts sur mes lèvres pour sentir la forme et les vibrations.

– *Ar-go-si.*

– *Encore, m’ordonna-t-il. Plus en colère.*

« Plus en colère », c'était sa façon de dire plus fort, sans doute parce qu'il associait un volume élevé à l'expression de cette émotion.

– AR-GO-SI, prononçai-je assez fort pour que Quadlopo agite la tête en poussant un hennissement inquiet.

Je lui tapotai l'encolure pour le rassurer. Il répondit par un petit bruit signifiant qu'il préférerait que je ne crie pas, merci beaucoup.

Binta émit une série de courts fredonnements qui ne ressemblaient en rien à « Argosi », mais dont il sembla se satisfaire. Il répéta plusieurs fois son bourdonnement de trois syllabes.

– *J'aime ce mot. Il ressemble à ce qu'il décrit.*

– *Je suis contente que ça te plaise. Maintenant, j'ai besoin que tu me dises...*

– *Quelles sont les compétences que vous enseignent vos professeurs? Se battre comme tu l'as fait en tuant mon père et sa maîtresse?*

– *Ce n'était pas... Oui, l'une des compétences est...*

Je cherchai comment décrire l'*arta eres* et finis par signer « *danse de combat* ».

– *Dans ce cas, tu es une guerrière.*

– *Non. La danse de combat n'est qu'une petite partie de ce qu'on apprend. Les Argosi... (Et là, je fis une version abrégée du signe complexe qu'il utilisait pour ce terme) ont sept talents.*

– *Cite-moi ces sept talents.*

Encore une fois, il changeait de sujet. Jusqu'à présent, j'avais avancé pas à pas avec lui. Je savais d'expérience qu'avoir l'air calme et serein par rapport à des événements traumatisants pouvait se révéler un masque dangereux à retirer. Mais j'avais besoin de savoir ce qui s'était passé au monastère et, pour l'instant, Binta ne m'avait fourni que des réponses vagues.

FURIA PERFAX

2. LA VOYAGEUSE

SÉBASTIEN DE CASTELL



**QUAND ZOMBIES,
MAGES ET FOLIE
SE METTENT EN TRAVERS
DU CHEMIN DE FURIA PERFAX...**

UNE **MALÉDICTION** TRANSFORME DES ÊTRES HUMAINS EN MONSTRES SANGUINAIRES. DANS SA TRAQUE POUR TROUVER LE RESPONSABLE DE CETTE CALAMITÉ, **FURIA** CROISE LE CHEMIN D'UNE **AUTRE JEUNE ARGOSI**, PUISSANTE, ATTIRANTE... MAIS DONT ELLE IGNORE TOUT. **ALLIÉE OU ENNEMIE ?** SEUL L'AVENIR LE DIRA.

**UNE HÉROÏNE QUE RIEN N'ARRÊTÈRA ET
UN UNIVERS FANTASY SOMBRE ET FASCINANT,
ENTRE ACTION SPECTACULAIRE,
MAGIE MANIPULATOIRE
ET HUMOUR INCISIF !**

Cette édition électronique du livre
Furia Perfax - 2. La Voyageuse
de Sébastien de Castell
a été réalisée le 12 février 2024
par Melissa Luciani et Françoise Pham
pour le compte des [Éditions Gallimard Jeunesse](#).
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage.
(ISBN : 978-2-07-519365-8 – Numéro d'édition : 596080).

Code produit : U56675 – ISBN : 978-2-07-519367-2
Numéro d'édition : 596082

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications
destinées à la jeunesse.